

## PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Le présent volume rassemble les communications du colloque « L'interlocution comme paramètre : nouvelles données/nouveaux modèles » qui s'est tenu à l'Université de Picardie Jules-Verne les 6 et 7 janvier 2011. Ce colloque a invité à réfléchir sur la place de l'interlocution dans la théorie et l'observation linguistiques. Si, en effet, « parler » signifie « communiquer », les formes systématiques de la communication, ses paramètres, ses rôles, devraient être le noyau dur de la science du langage. On pourrait même considérer que la communication est si importante dans son principe qu'elle détermine les formes des messages et donc interagit avec leur contenu. À un certain niveau, on peut soutenir que le contenu est cette forme même.

Or ce n'est pas dans cette voie que s'est engagée la linguistique de manière générale. La frontière entre code et usage y est constamment maintenue, y compris dans les diverses approches interactionnistes ou polyphoniques. Trop souvent le locuteur y est vu exprimant dans des formes personnelles des contenus qui lui sont propres, ou qu'il émet en les modalisant et les assumant plus ou moins. L'interlocuteur, pour sa part, y est réduit à une cible empirique, un objet qui accompagne la construction/production du message. On concèdera au plus qu'il est un paramètre indispensable dans les cas illocutoires ou perlocutoires. Le relationnel est toujours conçu comme dérivé, ou bien du référentiel ou bien du cognitif, mais il n'est jamais posé comme central. Cette conception amène, comme on le sait, à une profonde division dans les sciences du langage entre celles qui étudient la langue et celles qui étudient le discours, repoussant indéfiniment le moment où il faudra bien conjuguer langue et parole. Force est de constater que le rôle de l'Autre dans la genèse et la structuration des systèmes de langue est une des questions les moins étudiées.

Des voix se font pourtant entendre pour évoquer un possible lien, mais souvent de façon dispersée, voire marginalisée. Ce sont quelques-unes de ces voix que le colloque a voulu faire dialoguer. Quelles que soient leurs manières de poser la question, toutes ces analyses démontrent le besoin théorique d'intégrer la relation interlocutive au plus profond, en amont, au niveau de la langue. Il ne s'agit donc pas d'un volume de pragmatique, mais d'un recueil de recherches qui se veulent novatrices dans ce sens où elles questionnent la coupure traditionnelle entre code et usage, c'est-à-dire précisément entre systématique et pragmatique. Le plan du volume a été soigneusement ordonné selon cette problématique, jusqu'à inverser par endroits l'ordre traditionnel attendu qui aurait placé en seconde position, après l'histoire et la grammaire, ce qui relève de la « syntaxe

élocutionnelle » selon l'expression de Gardiner, c'est-à-dire des particules discursives, de la prosodie, ou de la mimo-gestualité. Il n'y a pas d'un côté le système et de l'autre l'usage, mais un unique ensemble complexe entièrement structuré en fonction du rapport interlocutif.

Le volume s'ouvre sur les deux contributions d'**André Rousseau** et de **Francis Tollis** qui nous rappellent l'ancienneté du problème de l'interlocution. **A. Rousseau** souligne les apports décisifs de Philipp Wegener (1885), qui fait figure de pionnier, d'A. H Gardiner (1932) et de K. Bühler (1934). Les conceptions novatrices du langage qu'ils mettaient en avant (théorie de la situation, promotion d'un langage-action, prémisses d'une théorie des actes de langage, interaction locuteur-allocutaire, etc) ont ensuite été éclipsées par des approches comme celle de Damourette et Pichon centrées sur le seul rôle du locuteur. De son côté, **F. Tollis** s'attache à montrer que, malgré le privilège accordé au face à face homme-univers, la dimension interlocutive n'est pas absente de la réflexion en psychomécanique, G. Guillaume n'ayant jamais perdu de vue la fonction relationnelle et communicante du langage. En témoignent notamment la place centrale accordée au concept de personne et la notion d'« hypopragmatisme » de la langue.

Le modèle de **Pablo Kirtchuk**, la LUIT (*Language: a Unified and Integrative Theory*) se fonde sur l'hypothèse que la faculté langagière découle de l'*interaction* permanente en contexte partagé, dont la systématisation au cours de l'évolution est devenue *interlocution*. Son analyse, étayée par des données linguistiques de langues typologiquement diverses, vise à démontrer que la nature intrinsèquement interlocutive du langage, à tous les niveaux où sa dynamique s'exerce, informe sa structure, c'est-à-dire sa grammaire. Parmi les propriétés et relations translinguistiques qui toutes impliquent l'interlocution, l'auteur examine tout particulièrement ici le système de la personne (universellement fondé sur une distinction entre les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> personnes interlocutives et ce qui n'est qu'une « non-personne »), l'intonation et la prosodie (sub- et pré-segmentales), la distinction entre déictiques et noms (deixis et conceptualisation) et celle entre thème/rhème et sujet/prédictat (les fonctions pragmatiques et communicatives thème/rhème étant acquises et fonctionnant elles aussi avant les fonctions grammaticales de sujet/prédictat).

C'est sur ce même axiome du fondement interlocutif du langage qu'est construit le modèle de la *Théorie de la Relation Interlocutive* (TRI) de **Catherine Douay** et **Daniel Roulland**. La participation interlocutive à l'énonciation ne se réduit pas à une simple « co-présence » : le rapport d'interlocution et de communication est le vecteur basique de l'architecture des systèmes linguistiques. L'analyse proposée ici a pour objet d'expliquer la différence de comportement des formes à caractère imperfectif au passé en anglais et en français (passé progressif et imparfait). Les auteurs remettent en question la conception traditionnelle de l'aspect comme *aktionsart*. Selon leur hypothèse, les formes imperfectifantes ont la même valeur en anglais et en français, dans le sens où elles marquent l'une et l'autre une relation systématique de type différentiel ou contrastif entre actants, caractéristique d'une « configuration 1 » opposée à une « configuration 2 » chronologique.

Les contraintes systématiques sont cependant différentes dans les deux langues, ce qui explique les divergences de comportement, surtout dans les cas les plus descriptifs.

L'interlocution est aussi le lieu où s'exerce la dimension pragmatique de la parole en acte et, pour l'anthropologie linguistique, la parole est d'emblée envisagée comme « sociale et interlocutive ». Cependant, pour cette discipline, il s'agit d'une donnée qui « va de soi » alors que pour **Bertrand Masquelier**, lui-même anthropologue, il convient de démontrer l'essence interlocutive de toute activité langagière. Le cas d'étude examiné ici, la performance scénique du *calypso* (paroles chantées sur scène à Trinidad), est précisément un exemple de pratique langagière dont la dimension interlocutive ne va pas de soi. La conception courante et notamment austinienne voit en effet dans la chanson une forme de monologue, un usage « parasitaire » qui ne relève pas des pratiques normales, « sérieuses » du langage. Prenant le contrepied de cette conception, l'auteur s'attache à démontrer le caractère fondamentalement dialogique du *calypso*, authentique acte de langage. Le chanteur de *calypso* ne parle pas seulement pour mais bien *avec* un auditoire. L'analyse de l'organisation pratique et cognitive de l'ensemble de la situation d'interlocution caractéristique du *calypso* permet à Bertrand Masquelier de mettre en saillance les rôles conjoints des interlocuteurs « engagés dans cet échange et pour qui il s'agit de faire sens de l'événement langagier qui les implique ».

C'est sur cette conception de l'interlocution envisagée non pas comme une simple alternance émetteur/récepteur mais comme *dynamique intersubjective pratique* permettant de co-construire le dire, d'en négocier le sens, que se fonde également l'analyse originale proposée par **Catherine Détrie** de la particule interpersonnelle *tu sais/vous savez*. Le *savoir* des colocuteurs, selon la thèse défendue par l'auteure, n'est en effet pas un donné objectif, stable, il se construit dans la dynamique de la colocation et peut ainsi être (re) négocié à tout moment. Le rôle de la particule ne saurait donc se réduire à un outil de dimension exclusivement pragmatique (instrumentale) : *tu sais* « exhibe la construction de l'espace intersubjectif : en supposant la synchronisation du savoir, en suggérant sa covalidation ou en invitant à son partage, il rappelle discrètement que le dire se construit dans l'espace intersubjectif propre à l'interlocution, qui est avant tout une *colocation* : il s'agit bien de parler *avec* - de *colloquer* dans son sens historique ».

Envisager l'acte langagier comme rencontre interlocutive conduit à considérer comme fondamentale la question de l'attention de l'Autre – attention qu'il faut capter puis maintenir et diriger. Plusieurs des études présentées ici s'intéressent précisément aux moyens dont dispose le locuteur pour orienter l'attention de l'interlocuteur.

Comme le souligne **François Dufour et Bruno Bonu**, les ressources mobilisées pour constituer un « foyer d'attention partagée » sont multimodales – sonores, visuelles et verbales. L'intérêt du cas d'étude choisi par les auteurs - la constitution d'un foyer commun d'attention dans le cadre d'une réunion ayant pour objet l'écriture collective d'un programme informatique – réside dans le fait que les participants interagissent de manière égalitaire sans que le rôle de l'animateur soit investi. Les foyers d'attention ne sont donc pas imposés par l'un des participants, ce qui permet d'en étudier les modalités

de *construction* dans l'interaction et plus précisément ici dans l'interlocution linguistique (« venez ! ») et gestuelle (geste d'invitation de la main). L'analyse démontre très clairement que les ressources linguistiques et kinésiques sont mobilisées *conjointement* dans le flux continu de l'interaction : par exemple, le geste de la main qui déclenche le déplacement des deux participants du groupe latéral dans la scène décrite n'est que l'action conclusive d'actes interlocutifs antérieurs, « véritables tentatives ordonnées de constituer un cadre de participation unitaire », au moyen entre autres d'échanges de regards entre des participants des deux sous-groupes, de paroles co-adressées, etc. Cette étude contribue à démontrer un autre point capital : la nécessité d'une conception réflexive du contexte. Le contexte n'est pas une donnée stable, préalable à l'échange interlocutif, il évolue au fur et à mesure de l'échange : l'interaction est générée par le contexte et elle le reformule à son tour.

C'est également par rapport à la question de l'attention de l'Autre que **Frédéric Lambert** analyse les « particules » *eh bien*, *eh ben*, *ben* : en recentrant le discours vers ce qui mérite l'attention de l'interlocuteur, *eh bien* instaure une tension entre ce dernier, dont l'attention menace constamment de s'évanouir, et le locuteur, qui revendique pour son discours une pertinence assez haute pour mériter qu'on l'écoute. *Eh ben* reprend le même dispositif mais intègre un niveau plus élevé de tension interlocutive. *Ben* reprend le même parcours mais en franchissant un degré de plus dans le conflit avec le co-énonciateur. Si les trois formes partagent certaines propriétés - notamment le recentrage sur le rhème et sa mise en relief - elles ne sauraient être conçues comme de simples variantes plus ou moins atténuées ou familières et donc plus ou moins équivalentes. L'analyse de F. Lambert démontre qu'elles correspondent à trois niveaux de grammaticalisation distincts des rapports interlocutifs. Elle contribue aussi à démontrer que la valeur « relationnelle », précisément parce qu'elle est grammaticalisée, n'est pas une simple valeur « dérivée » mais bien la valeur première des formes linguistiques.

Ce sont les marques morphologiques de la (dé)focalisation au niveau de la sphère verbale qui retiennent l'attention de **Lidia Lebas-Fraczak**. Son hypothèse est qu'en français, les deux « temps du passé » - imparfait et passé composé - ont pour fonction principale de signifier à l'interlocuteur sur quel élément il doit plus particulièrement porter son attention. C'est donc par leur statut communicatif que les deux temps se différencient : l'imparfait sert à dé-focaliser le prédicat, l'attention de l'interlocuteur devant se focaliser ailleurs, alors que le passé composé situe le prédicat dans la partie focalisée du propos. Cette conception des temps permet à l'auteure de proposer une analyse plus unifiée de leurs emplois « modaux » et « temporels » que des conceptions déconnectées de la fonction communicative du langage, notamment celles fondées sur des critères d'ordre aspectuo-temporel.

On retrouve la problématique du foyer attentionnel et des moyens de le créer dans les contributions qui explorent le domaine syntaxique. **Didier Bottineau** explique ainsi qu'en breton, par exemple, la routine syntaxique consiste à commencer l'énoncé par le constituant que le locuteur ressent comme le plus pertinent pour l'allocutaire en termes

informationnels ou en matière d'efficacité pragmatique relativement à l'effet recherché ou la réaction à obtenir ; on ne commence pas par le fonds commun interlocutif mais au contraire par le foyer attentionnel que le locuteur impose à l'allocutaire, étant entendu que ce dernier est censé être préalablement ignorant ou inattentif envers ce foyer au moment où on le lui soumet. Au-delà des cas du breton et du français, l'auteur suggère qu'il est possible d'élaborer une typologie cognitive de la syntaxe des énoncés dans les langues naturelles en considérant la progression linéaire comme la feuille de route de la construction du sens dans le cadre de la progression des rapports interlocutifs relatifs aux étapes sémantiques séquencées.

Toujours dans le domaine syntaxique, l'objet de l'étude développée par **Christine Bracquenier** est de montrer le rôle déterminant joué par « l'énonciataire » dans la construction de l'énoncé en russe. Il appert de son analyse, étayée par de nombreux exemples, que la place du circonstant (cadre spatio-temporel), la nécessité de l'exprimer ou non, de même que le choix des déictiques, varient uniquement en fonction des connaissances supposées de l'énonciataire. Par exemple, si l'énonciateur estime que le cadre spatio-temporel est connu de l'énonciataire, il place le circonstant en position thématique en tête de phrase. Le circonstant peut aussi être considéré comme non connu de l'énonciataire, l'énonciateur ne focalise pas pour autant son énoncé sur le circonstant, mais sur le « commentaire », et dans ce cas, le circonstant reste en position thématique.

La syntaxe ne concerne pas seulement l'ordre des mots. Comme l'a montré l'analyse de F. Dufour et B. Bonu (voir supra), les indices prosodiques et kinésiques interagissent en permanence avec les ressources dites verbales et c'est cette interaction qui structure les échanges interlocutifs, en assure la cohésion et la cohérence. Font partie des ressources sonores mobilisées lors d'un échange les signes vocaux (signes ayant un signifiant sonore mais pas de signifiant graphique). L'analyse de **Chantal Rittaud-Hutinet**, dans le cadre de l'approche phonopragmatique, met en évidence leur rôle déterminant aussi bien dans la régulation de la structure conversationnelle que dans la transmission des contenus. Grâce à leur rapidité et à leur capacité combinatoire inconnue du plan lexical, ils contribuent « discrètement » à assurer dans l'implicite de l'énonciation la cohésion interlocutive des échanges.

Dans une perspective diachronique, **Louis Begioni** se propose de son côté de mettre en évidence les rapports qui existent entre les personnes interlocutives dans le système des adjectifs démonstratifs en ancien français et en italien. La comparaison systémique montre que les deux systèmes sont très similaires et qu'ils impliquent tous les deux des relations directes avec la sphère de la personne. En effet, ces deux états de langue possèdent des formes similaires *cist/cil* en ancien français et *questo/quello* en italien. En partant du latin classique, l'auteur analyse les mécanismes de l'évolution diachronique en montrant les changements progressifs de formes qui, d'un système où la référence à la sphère personnelle est centrale, passent à un système où les références spatio-temporelles et au contexte discursif se développent.

La prise en compte de la dimension intrinsèquement communicationnelle de toute parole amène à réévaluer le statut de marqueurs comme les adverbes oui et non auxquels s'intéresse **Charlotte Schapira**. Le cas qui retient l'attention de l'auteure est celui où les deux adverbes apparaissent en tête de phrase ou de paragraphe, apparemment sans rapport avec ce qui les précède ; ils sont même susceptibles, dans cette position, d'ouvrir un échange verbal. L'analyse montre que, dans ce cas, les adverbes sont inévitablement interprétés, par défaut, comme des réponses, dans le sens le plus large du terme : loin d'être de simples marqueurs de renforcement, oui et non ont pour rôle d'impliquer un interlocuteur et ainsi de créer, au moyen de l'antécédent vide, un cadre dialogique et, au moyen de l'adverbe, le présupposé de l'acquiescement ou de l'opposition d'un interlocuteur réel ou imaginaire.

L'interlocuteur n'est pas absent non plus des activités de nature apparemment solitaire comme la lecture à haute voix destinée à être enregistrée. C'est ce que s'attache à démontrer **Évelyne Cauvin** dans son étude sur la perception auditive des variations prosodiques entre lecteurs. La matrice phonologique des « critères de séduction prosodiques » en lecture à voix haute, créée à partir de l'analyse contrastive des données acoustiques d'un corpus sonore, permet à l'auteure de mettre en évidence les paramètres acoustiques qui rendent la relation interlocutive « réussie » (au sens austinien) ou non. Cette recherche montre que l'expression de l'émotion et l'expérience du lecteur jouent un rôle prépondérant dans l'aptitude à générer une lecture captivante in absentia.

Le volume se termine sur l'article de **Frédéric Torterat** qui attire l'attention sur les retombées pégagogiques d'une prise en compte effective de la dimension interlocutive dans l'apprentissage de la langue. La pratique appelée « dictée à l'adulte » utilisée en classes de maternelle conduit de jeunes enfants (3,5 - 5 ans) à contribuer à la production de formes textuelles qui se matérialisent dans un cadre spécifiquement collaboratif, au fur et à mesure des interventions verbales des participants. L'analyse de ce type de productions apporte la démonstration que la relation du locuteur à l'interlocuteur est à ce point centrale qu'elle détermine les types d'interventions verbales, mais aussi leur contenu.

Le colloque ainsi que cet ouvrage ont pu voir le jour grâce à l'appui de l'université de Picardie Jules-Verne à Amiens et de l'EA 4295 CORPUS, et grâce au concours de l'EA 1796 ACE de l'université de Rennes 2. Que ces institutions soient ici chaleureusement remerciées.